



1. CE PENDENTIF scythique du IV^e siècle avant notre ère, est-il de la richesse, de l'ostentation ou les deux ?

L'ESSENTIEL

- Au Paléolithique, la richesse n'existait pas : on payait de sa personne en rendant des services.
- La richesse serait apparue il y a quelque 10 000 ans avec le passage à l'économie de production.
- Toutefois, la richesse avait initialement une utilité non pas économique, mais sociale.
- On peut classer les sociétés humaines en trois « mondes » :
*l'un sans notion de richesse, un deuxième à richesse utile socialement et un troisième, le nôtre, à richesse utile économiquement.

chands, à quoi sert-elle dans ces sociétés ? Essentiellement à remplir certaines obligations sociales qui impliquent un paiement stipulé par la coutume ou le droit. Ainsi, la richesse joue en général un rôle crucial dans le mariage. Pour obtenir une épouse, le fiancé doit fournir au père de la mariée ce que les anthropologues nomment, avec des nuances diverses, le « prix de la fiancée » ou la « compensation matrimoniale », c'est-à-dire un certain nombre de biens (voir l'encadré page 75).

Comme beaucoup des sociétés en question sont guerrières, la richesse y sert aussi souvent à payer le « prix du sang », c'est-à-dire à dédommager par un certain nombre de biens les parents d'une personne assassinée. Maintes autres situations sont susceptibles d'entraîner des dépenses obligatoires, tels les deuils, les fêtes, les maladies, les amendes (pour adultère ou pour inceste, pour infraction à un tabou...), et ces situations varient d'une société à l'autre.

Dans de telles sociétés, qualifiées par Testart de « sociétés d'allure néolithique » (car elles font penser par certains aspects

aux sociétés agricoles de la préhistoire), la richesse répond à des besoins sociaux et ne sert pas à assouvir des besoins d'ordre matériel. L'ethnographie montre que ces sociétés sont principalement de type agricole ou horticole, mais aussi d'un type plus rare que Testart qualifiait de société de « stockeurs sédentaires » – des groupes de chasseurs-cueilleurs que la pratique du stockage a rendus sédentaires.

Des sociétés sans richesse

La recherche ethnologique a également établi que la richesse ne joue aucun rôle chez les chasseurs-cueilleurs nomades ainsi que chez les horticulteurs tropicaux ne pratiquant pas le stockage. Certes, des biens matériels tels que des arcs, des sarbacanes, des meules, des haches de pierre et des parures, etc. existent dans ces sociétés et y donnent lieu à de petits échanges d'objets ; mais ces biens n'interviennent jamais lors de grands moments de la vie sociale tels que le mariage, la naissance ou les funérailles. Pour obtenir une épouse, un futur mari

est redevable de ce que les ethnologues nomment le « service pour la fiancée », c'est-à-dire qu'il devra payer, non pas avec des biens, mais de sa personne en se mettant au service de son beau-père. Dans ce type de mariage, le futur gendre réside chez son beau-père pendant une durée assez longue, souvent des années, au terme de laquelle il a enfin le droit d'emmener sa femme.

Un récit biblique en donne un exemple mythique bien connu. Dans sa jeunesse, le futur patriarche Jacob dut se réfugier chez son oncle Laban dont il découvrit la fille Rachel, qu'il voulut épouser. Toutefois, Laban exigea qu'il épousât d'abord son aînée Léa, de sorte que Jacob dut travailler sept ans pour obtenir Léa, et sept années de plus pour obtenir Rachel.

Dans ces systèmes où la richesse ne joue aucun rôle, l'idée de solder un meurtre en fournissant des biens n'est pas plus admise : la vendetta y est de règle et, là encore, on doit payer de sa personne pour l'accomplir. C'est bien parce que la richesse matérielle ne joue pas de rôle important dans les stratégies sociales (mariage, vendetta, etc.), et encore moins dans l'acquisition du



2. CES COIFFES ACHUAR, de la tribu amazonienne du même nom, ont nécessité un travail considérable et les plumes de nombreux toucans et d'aras. Elles étaient utilisées seulement au cours des fêtes rituelles.

■ LES AUTEURS



Valérie LÉCRIVAIN est anthropologue et vice-présidente de la Société des amis d'Alain Testart.

Geoffroy DE SAULIEU, archéologue, travaille à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), UMR 208.

pouvoir, que l'on peut parler avec Testart de sociétés sans richesse.

Cette forte opposition entre sociétés à richesse et sociétés sans richesse ne saurait laisser insensible l'archéologue, car elle nous parle de l'évolution même des sociétés humaines. Dès lors, il importe de se demander comment ces types de sociétés se différencient dans leurs traces archéologiques.

Testart a fait remarquer que les critères utilisés par les archéologues pour identifier la richesse ne sont pas ceux des ethnologues. Les archéologues se fondent en effet sur trois critères essentiels, mais insuffisants, afin de déterminer si un objet constitue une forme de richesse : la rareté de l'objet, le temps qu'a nécessité sa confection et le contexte de sa découverte. Expliquons.

La rareté d'un objet, due aux matériaux dont il est formé (or, pierre précieuse, etc.) ou à sa provenance lointaine, est généralement perçue en archéologie comme le signe de sa forte valeur. Un archéologue mettant au jour des biens exotiques tendra pour cette raison à les considérer comme précieux. Pour l'ethnologue, cette conclusion est trop rapide.

La tendance à collectionner graines, insectes colorés, bois, cailloux, minéraux... beaux et étonnants, bref à faire la collection des objets naturels remarquables, est un trait bien connu de l'être humain, constaté dans toutes les sociétés, depuis la lointaine préhistoire. Ce comportement suffit dans de nombreux cas à expliquer la présence étonnante d'un objet exotique parmi ceux recueillis par les fouilleurs. Ainsi, on a par exemple trouvé des outils paléolithiques taillés dans du silex jaspé chatoyant (silex proche du jaspe dans son apparence, donc remarquable) ou encore dans du cristal de roche ou des fossiles. Ces productions d'artisans paléolithiques ne sont pas sans rappeler l'habitude qu'avaient certains menuisiers d'autrefois de tailler le manche de leur outil préféré dans un bois précieux.

De même, les coquillages que trouvent souvent les archéologues ne sont pas forcément une forme archaïque de monnaie, ni même de biens d'échange. Ainsi, si les coquillages sont en effet de grande valeur pour les horticulteurs de Nouvelle-Guinée, ils n'en ont aucune chez les chasseurs-cueilleurs australiens, qui les apprécient pourtant beaucoup. Ces exemples montrent que la découverte d'un artefact rare ne signifie pas nécessairement que cet objet

ait été précieux et susceptible d'être thésaurisé, ni même qu'il ait constitué une forme de richesse.

Le temps de travail nécessaire pour confectionner un objet est le deuxième indice de richesse pris en considération par les archéologues. Pour autant, si un temps de confection important confère à l'objet un caractère remarquable, cela en fait-il une richesse ? Cet indice n'est ni universel, ni suffisant. Par exemple, la confection de très belles couronnes chez les Indiens d'Amazonie, telles les Achuar (une population jivaro du Pérou et de l'Équateur), nécessite plusieurs dizaines de toucans, dont seulement quelques plumes sont utilisées (voir la figure 2). Même si elles demandent un travail considérable et qu'elles sont très appréciées au sein de cette culture, ces couronnes n'ont jamais constitué une forme de richesse.

De même, si les archéologues calculaient le temps investi dans la sculpture des magnifiques proues des bateaux des Trobriandais, en Mélanésie, ils interpréteraient sûrement ces proues comme des signes de richesse. Or dans la société trobriandaise, le *nec plus ultra* de la richesse, ce ne sont pas les proues, mais des brassards et des colliers de coquillage assez frustes remis lors des cérémonies *kula*. Même dans les sociétés sans richesse, il peut exister de très beaux objets artisanaux. C'est sans doute dans cette catégorie qu'il faut classer les parures du Paléolithique supérieur européen (voir l'encadré page 76 et l'article de F. d'Errico et M. Vanhaeren page 78).

Archéologie funéraire

Le troisième indice de richesse pour les archéologues est le contexte de la découverte. Il est ainsi fréquent en archéologie de penser que les objets découverts dans une tombe s'y trouvent à cause de leur valeur bien supérieure à celle des objets abandonnés dans les dépotoirs. Ce paradigme entraîne des interprétations du type « mobilier funéraire faible ou peu différencié = société égalitaire ». Pourtant, de nombreux exemples invitent à la prudence.

Par exemple, dans les sociétés de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, la richesse jouait un rôle très important, de sorte qu'il y existait des gens très riches, d'autres très pauvres et même des esclaves. Pour autant, lorsqu'un richissime chef venait à mourir, seuls quelques objets personnels de peu de valeur l'accompagnaient dans